

ABONNEMENTS

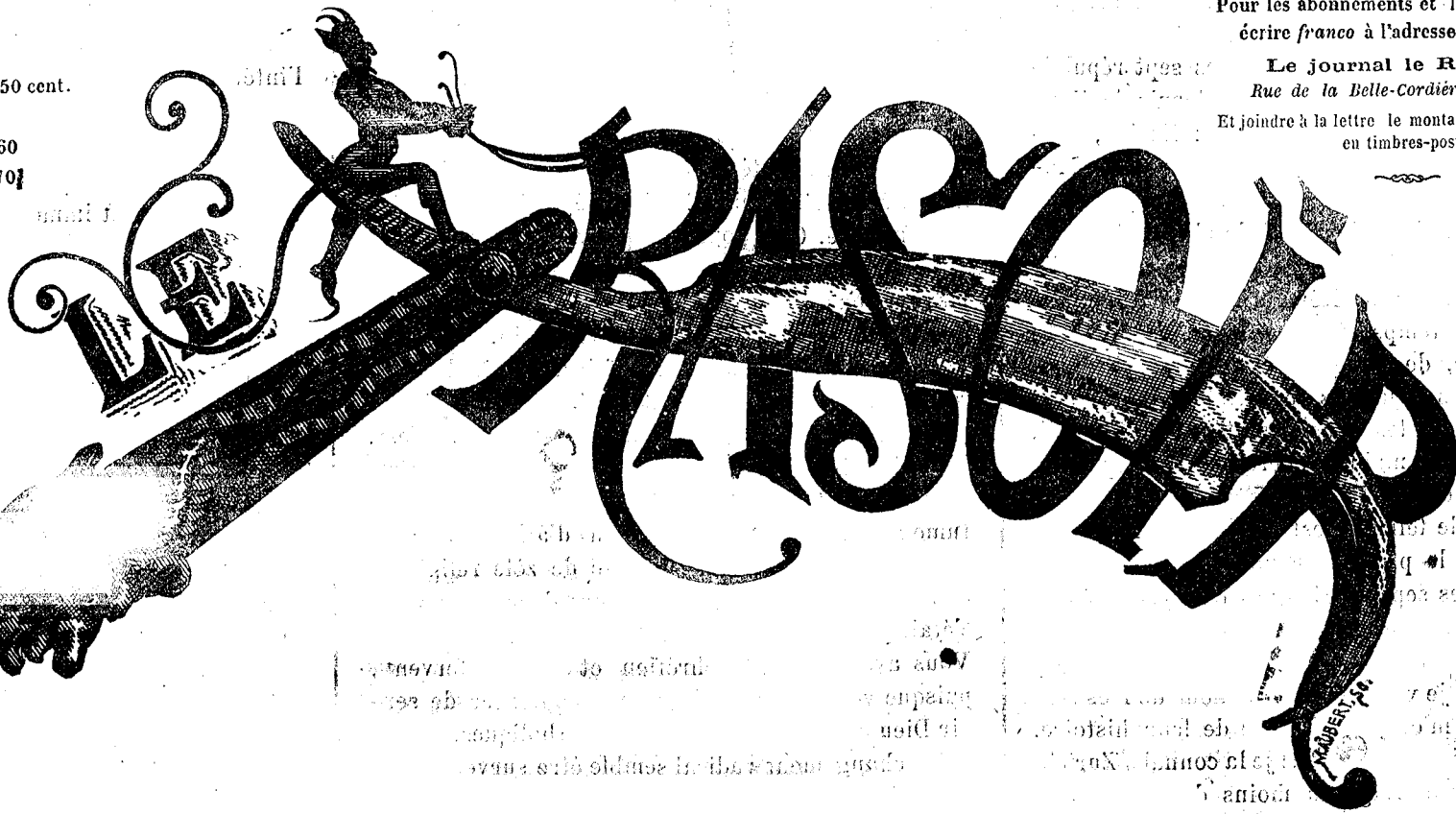
Lyon et banlieue..... un mois 50 cent.
Départements du Rhône
et limitrophes..... — 60
Autres départements.... — 70



Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le **RASOIR**,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

COUPS DE RASOIR

Le *Progrès* est au comble de l'indignation : il rougit, il bleuit, son cœur bat, sa respiration s'échappe avec peine de sa poitrine de journal. Bref, il ne peut en revenir !

Oyez, écoutez et frémissez !

Les religieuses de l'ordre de la Sainte-Famille, « dont la spécialité est de se livrer à l'éducation des jeunes personnes de la haute société, » vont établir, rue de la Charité, 46, une succursale à leur maison de la montée de Choulans.

C'est à faire trembler.

Au dire du *Progrès*, la simple nouvelle de la possibilité de cette installation a fait naître dans la rue de la Charité un cri de réprobation comme il n'en avait pas été poussé depuis plusieurs siècles. C'est une désolation : le pays est ruiné.

Sur l'aveu de la feuille *démoc-soc*, je n'ai pas pu, non, je n'ai pas pu y tenir : je me suis transporté, mardi, sur le lieu du sinistre. Je voulais voir ce violent émoi ; je voulais me repaître les oreilles de ces cris de réprobation, d'indignation, d'animadversion....

J'errai longtemps en deçà et au-delà du numéro 46 ; je m'arrêtai, j'écoutai, j'écarquillai les yeux. Je vis des boutiquiers débitant leur marchandise ; je vis des boutiquières tricotant leur bas sur la porte ; j'aperçus des portières passant la main sur le dos de leur chat, qui répondait à ce bon procédé par un ronron sonore ; je vis des marchands et des marchandes fermant les yeux et, comme l'on dit, sonnait les cloches en dormant... je vis..., je vis... et j'entendis une foule de choses ; mais d'émoi, pas plus que sur ma main ! mais de cri d'indignation et de réprobation, pas de quoi remplir mon oeil, qui, pourtant, n'est que de grandeur moyenne !

Un instant je crus être sur la trace de quelque chose...

— Non, c'est insupportable, disait une dame dans son rez-de-chaussée.... On ne pourra pas vivre comme ça !.... Je prêtai attentivement l'oreille.... Evidemment je tenais le fil...

— Il est certain, ajouta une voix d'homme, que, si cette chaleur continue encore huit jours, il y aura pas mal d'attaques d'apoplexie. Moi, d'abord, si je ne me retenais pas, je quitterais jusqu'à ma chemise.

— Oui, pour qu'il t'arrive ce qui est arrivé, l'autre jour, à un monsieur près de l'église Saint-François ! Il se promenait tout nu dans sa chambre, les fenêtres grandes ouvertes ; tout à coup on se mit à lui crier des sottises, à le huer et à le menacer de la police. Cela fit un rassemblement...

— Je crois bien, il y a des gens qui sont sans gêne aussi. Qu'est-ce que c'était que ce monsieur ?

— Je ne sais pas, moi ; mais je me suis laissé dire que c'était un employé du *Progrès*.

Ce fut là tout ce que je pus apprendre dans le quartier sur le profond émoi provoqué par la menace d'installation rue de la Charité, 46, des dames de la Sainte-Famille.

Toutefois, ma pérégrination n'a pas été inutile : on m'a donné le véritable motif de la grande colère du *Progrès*.

Il paraît que cette philanthropique feuille, qui, comme vous le savez, s'est entendue avec l'illustre Denis Brack pour créer à Lyon des écoles libres-penseuses, avait jeté son dévolu sur la maison rue de la Charité, 46. C'était là qu'on devait installer, dans un avenir plus ou moins prochain, tout le matériel nécessaire à ce noble enseignement qui fait remonter l'origine de l'homme au singe, avec preuves à l'appui prises dans la rédaction de l'*Excommunié*. C'était là qu'on devait manger du saucisson le Vendredi-Saint et entendre les élucubrations d'une nouvelle néophyte de la libre-pensée, Mlle Bobard, une institutrice dont je recommande les principes aux pères de famille. Sorgel, le panégyriste de cette docte personne, eût été nommé conservateur du matériel et bibliothécaire et eût fait une large place aux rosignols de sa brochure restée en magasin.

On n'eût pas craint alors de déranger cinquante ménages et d'enlever leur clientèle aux commerçants du quartier. Les intérêts de la libre pensée justifient tout.

Les dames de la Sainte-Famille sont venues, ont coupé l'herbe sous le pied aux projets de MM. Noël-lat, Brack, Sorgel et de Mlle Bobard.

De là la grande colère du *Progrès*.

Progrès, mon ami, ne parlez donc jamais d'égalité et de liberté pour tous : vous ressemblez trop ainsi à un aveugle raisonnant des couleurs.

Le *Dauphiné-Journal* contient dans son dernier numéro la singulière annonce suivante :

« Les meilleurs ânes se trouvent à l'hôtel du Nord, à Uriage... »

Pardon, monsieur, et les autres, ne valent rien ?

Eh bien ! demandez donc à l'*Excommunié* où se trouvent les meilleurs ânes ? Je parie qu'il vous emmène boire avec lui.

On annonce, et tous les journaux religieux s'en réjouissent, que M. Frantz, après être entré dans les ordres, vient d'être nommé vicaire à Saint-Genest-Lerpt. Le *Courrier*, le *Progrès*, le *Salut* font là-dessus chœur avec l'*Echo de Fourvières* et la *Semaine catholique*. Eh ! bien ! vous me croirez si vous voulez, pour moi, ce n'est pas clair.

UN BAVARD.

LES SEPT RÉPUBLIQUES DE LA RÉVOLUTION.

J'aime à m'instruire et je fais bien, car chaque jour je m'aperçois que je suis d'une crâne ignorance : Cours et Droit, Large, Soupé, Dieu, Delore, Noyer, Fleury, Poulet, Desgranges, Courant, Voland, Quatreveaux, Dauvergne, Laramass, Loir, Palle, Socquet, Hignard, Lepetit, Roy, Vincent, Bonnet, Ferraz, Heinrich, Foltz, Ernst, je suis tout et tous ; pas de pilier, pas de banc plus assidu que moi ; aussi dès l'ouverture des séances, assis sur le sol, fais-je partie autant du mobilier que de l'auditoire.

Jugez donc de ma joie quand je lus l'autre jour dans mon journal l'annonce suivante :

« Sujet du cours de géographie et d'histoire con-

temporaire du 13 juillet, à 7 heures du soir, au Palais Saint-Pierre :

« Ligne frontière et défensive des sept républiques constituées par la Révolution depuis le Zuyderzée jusqu'au détroit de Messine : Zurich, Marengo, Hohenlinden, Masséna, Bonaparte, Moreau. »

J'irai ! me suis-je écrié ; quoi de plus intéressant que de connaître la ligne frontière des sept républiques constituées par la Révolution. Sept républiques ! heureux temps, temps d'innocence, de bonheur, de calme, de tranquillité, de prospérité pour l'Europe ! temps à jamais regrettable où les plus vertueux Bancel, les plus désintéressés Raspail, tenaient en leurs mains vénérables le sceptre du pouvoir. Ah ! comment ce pouvoir est-il tombé ! Comment tant de félicité s'est-elle évanouie !

Je pense que le professeur nous dira par quelles catastrophes ces sept républiques ont passé. J'emporterai deux mouchoirs et je les inonderai de mes larmes.

En attendant je vais étudier le nom de mes sept républiques, et m'offrir un aperçu de leur histoire.

N° 1. République de Zurich ! je la connais. Zurich, canton suisse près Zug, du moins dans mon dictionnaire. Soie et coton, défilés, montagnes, la ville sur un lac, sans doute celui de Genève.

Ces diables de Suisses n'ont pas peur qu'on les écrase.

N° 2. République de Marengo. Connais pas. Je connais la bataille du même nom. On a fait une chanson là-dessus :

A Marengo Bonaparte est vainqueur ! (bis).

N° 3. Hohenlinden... Connais pas. Ce doit être en bas du Rhin.

N° 4. Masséna. Connais pas. C'est incroyablement la quantité de choses que j'ignore. Masséna, ça doit être sur le Pô. Cela ressemble à un nom d'homme.

N° 5. Bonaparte... mais nom d'un petit bonhomme ! ce n'est pas un nom de république, ça ! République Bonaparte ; mon dictionnaire n'en dit pas un traître mot. Peut-être est-ce une nouvelle invention... Mais non, puisque c'est une fille de la grande révolution. Je m'y perds.

N° 6. République de Moreau. Moreau ? C'est un nom de Chinois, pas de pays. Les chinois... ! c'est ça., mais ce n'est pas ça. Je m'y perds, je m'y perds, je veux entendre le professeur.

Et mon N° 7 ! ma septième république ! Voulez-vous me l'escamoter ? me la faire *peter* ? comme on dit dans la société. Mon journal n'en fait pas mention. Gredin de journal, il m'a sauté quelque chose. Je me plaindrai au porteur et si demain mon numéro n'est pas complet, je me désabonne. Tas de filous. Hier quand ma bonne m'a remis ma feuille, j'ai bien vu qu'il y avait quelque chose là-dessous.

Ah ! j'y suis, ma septième république, c'est la république d'endort. Mais pourquoi mon journal ne la mentionne-t-il pas ? J'irai entendre le professeur ; ce sera plus gai qu'à Ernst.

BARBEDIENNE.

VITRIOLIN A BRACK

PREMIERE ÉPITRE.

Brack ! Brack ! par ici !... Psst !...

Brack ! arrive et fais le beau !...

Pardon, M. Gros-Denis, c'est à vous que je m'adresse, et je crois que, par mégarde, je vous parle comme à un toutou. Mais, la faute, vous voudrez bien le reconnaître, en est toute entière à votre nom. Pourquoi diable, en effet, vous êtes-vous donné un nom de chien ? Car j'ai connu, je vous l'assure, pas mal de chiens qui s'appelaient Brack et jamais

un seul homme. Vous êtes le premier qui vous soyez paré de ce qualificatif.

Il est vrai que votre nom patronymique n'est pas précisément distingué : Gros-Denis, Gros-Jean, Gros-Mathieu ne sont point des noms aristocratiques. Ce sont plutôt, j'en conviens, des chiens de noms. Mais néanmoins, le vôtre répond assez à votre personnalité. Car, pour peu que vous ayez de clairvoyance, il ne vous a sans doute pas échappé que rien en vous ne rappelle, même de très-loin, ni le gentilhomme, ni le faubourg St-Germain.

Le mieux que vous aviez à faire, c'était donc de rester Gros-Denis comme devant.

Mais, paraît-il, le changement vous plait. C'est, je crois, chez vous, affaire de tempérament. Car, avant de changer de nom, vous aviez changé de costume ; avant de faire profession d'athéisme, vous avez fait profession de piété et de zèle religieux. Je ne veux pas vous faire l'injure de supposer que c'était par hypocrisie que vous visiez au sacerdoce. Vous avez donc été chrétien et chrétien fervent, puisque vous ne vouliez pas vous contenter de servir Dieu comme le commun des catholiques.

Un changement radical semble être survenu chez vous, dans les principes, dans la conduite et dans le costume. Comment s'est-il opéré ? C'est là le secret que vous n'avez pas encore jugé à propos de nous révéler, et je constate, en passant, qu'une lacune pareille dans la biographie d'un personnage de votre importance est extrêmement regrettable.

Nous savons comment saint Paul fut, autrefois, terrassé par la main de Dieu sur le chemin de Damas, mais nous ignorons encore comment, dans quel lieu et par qui Gros-Denis a été terrassé dans un sens qui paraît diamétralement opposé. Nous avons l'espoir fondé que vous daignerez nous fournir des éclaircissements sur cette question importante et que vous ne nous obligerez pas à soulever les voiles d'un secret qui ne doit plus être enveloppé de mystères, puisque vous les avez abolis... les mystères.

Je ne vous blâme pas d'avoir quitté la robe noire et encore moins la robe noire de vous avoir quitté. Vous avez trop rarement, dans votre existence, donné des preuves de tact pour que je ne saisisse pas aux cheveux l'occasion de rendre hommage à la perspicacité qui vous a amené à comprendre que la soutane n'était pas faite pour vous, et que vous, vous étiez peut-être encore moins fait pour elle. Cette robe, sans doute, était pour vous une robe de Nessus dans laquelle vous deviez vous trouver mal à votre aise. Toutefois, il est regrettable que cette perspicacité n'ait été chez vous que le résultat de l'expérience, et qu'elle ne vous ait pas fait prévoir l'incompatibilité que vous avez constatée plus tard.

Un compagnon de saint Antoine, comme dit l'ami Castor, ne commettrait pas une semblable bévue. Car, je vous assure que, loin de demander des manchettes, il protesterait énergiquement si quelqu'un se trouvait assez mal avisé pour vouloir lui en mettre. J'ai donc ici le regret de constater qu'en fait d'instinct et de prévoyance cet animal aurait le pas sur vous. *Indè ira forsitan !* Sans doute, pour prendre votre revanche, vous lui gardez une dent que vous lui avez fait sentir, notamment dans la... saoulerie libre-penseuse du Vendredi-Saint.

Mais revenons à la question. Dites-nous pourquoi vous avez pris un nom de chien ? Je ne voudrais pas, en effet, vous faire l'affront de supposer que vous agissiez sans motifs et sans vous rendre compte de votre détermination, et un pseudonyme symbolise assez généralement un caractère ou du moins une tendance. Or, à défaut d'explications lumineuses de votre part, je vais hasarder une conjecture.

L'homme, on l'a admis du moins jusqu'à vous, est un composé de deux éléments différents : l'esprit et la matière, l'âme et la bête. Chez quelques mem-

bres de la famille humaine, pour ne pas dire de vos semblables, la bête est flagellée et muselée dans l'intérêt de l'esprit et de l'âme ; chez un très grand nombre, les deux éléments sont combinés aussi exactement que possible pour arriver à l'harmonie ; chez quelques autres : *Epicuri de grege porci*, l'âme est complètement immolée à la bête. Ceci tue cela.

Vous ne nous avez pas laissé ignorer que cette dernière tendance est extrêmement accentuée chez vous. Vous avez d'ailleurs un critérium radical pour juger de l'existence des objets : vous ne croyez que ce que vous voyez. Or, si les œuvres de la création ne forment pas pour vous un miroir suffisamment clair pour réfléchir à vos yeux l'existence de Dieu, j'admets que vous soyez autorisé à ne pas croire à votre esprit, que vous n'avez jamais vu. Sur ce dernier point, je comprends votre incrédulité et je la partage même, car votre esprit a été pour moi constamment invisible, et le public, je vous le certifie, n'a pas plus que moi pu en faire la découverte. Peut-être ceci a-t-il tué cela !...

Je reconnais donc sans difficulté et loyalement que vous avez eu plus d'une raison légitime de prendre un nom de bête.

Dernièrement encore, en effet, vous vous vantiez de remplir un rôle d'oie et, dans une autre circonstance, vous vous traitiez de *guenille* ; aussi, en présence d'une situation aussi tranchée, Parvulus n'a-t-il pas reculé devant l'emploi du mot propre.

Vous devez vous connaître et je ne suis pas assez mal élevé pour vous donner un démenti sur un point où votre compétence et votre sincérité éclatent simultanément. Mais pourquoi vous êtes-vous appelé Brack plutôt que Pourceaugnac ? Êtes-vous bien sûr d'avoir, consciencieusement, plus de titres à l'un qu'à l'autre, ou votre dent vous aurait-elle fait repousser ce dernier ? Mystère !... Mystère !... Vous le voyez, lorsqu'on le proscrit d'un côté, il surgit de l'autre.

Quoi qu'il en soit, les explications qui précèdent sont suffisantes pour servir de préface et de phare à une deuxième épître, où nous entrerons dans le vif de la question doctrinaire. Elles feront l'office de fil d'Ariane pour vous guider dans le dédale obscur de vos tergiversations et dans l'appréciation du rôle distingué que vous jouez dans la presse lyonnaise.

Comme vous vous prétendez athée, je ne puis vous dire : Adieu ; vous croiriez à une ironie de ma part. Mon salut obligé est donc : Au revoir !

VITRIOLIN.

CONSEILS AUX BAIGNEURS

Je viens de lire le *Salut Public*. Ce journal, qui, depuis quelque temps, monopolise les remèdes de bonnes femmes, met au fait de prendre des bains des conditions si restrictives qu'autant vaudrait dire aux baigneurs : « Mes amis, prenez bien garde de ne jamais vous baigner. »

Frappé de cette anomalie et désireux de conserver à l'humanité le salutaire exercice de la natation, moi, docteur-médecin de la Faculté de la Verpillière, je viens de me creuser la tête pendant trois minutes et d'accoucher de l'ordonnance suivante, que je donne en prime aux lecteurs du *Rasoir*, en les laissant libres de la suivre à leur gré.

« Évitez de vous baigner après vos repas. »

Évitez également de vous baigner avant vos repas.

Ne vous baignez jamais dans l'intervalle de deux repas.

Profitez du temps qui reste en marge de votre existence, après ces trois préliminaires, pour vous plonger dans le courant d'une onde pure.

Évitez de vous baigner après lecture faite d'un discours

ou d'une lettre de M. Bancel ou d'un article de MM. Denis Brak, Lagarguille ou Sorgel : ce serait vous jeter à l'eau avec trente-deux kilogrammes de plomb dans la cervelle, et vous piqueriez, certainement, votre dernière tête.

Evitez de vous baigner lorsque vous avez froid et lorsque vous n'avez ni chaud ni froid.

« Evitez également de vous baigner lorsque vous êtes en transpiration,

C'est-à-dire, par exemple, quand vous venez de lire ou d'entendre une élucubration du citoyen Raspail, personnage qui, comme écrivain et comme orateur, a la même propriété que la tisane de sureau : celle de vous faire suer.

« Quittez le fleuve ou la rivière aussitôt que vous avez senti la plus petite impression de froid.

C'est-à-dire au moment où l'eau vous arrive jusqu'à la cheville du pied droit. Retournez vite alors vous habiller, revenez le lendemain, et, comme le même phénomène se reproduira, allez encore vous rhabiller et ainsi de suite tous les jours pendant plusieurs années.

« L'homme fort et vigoureux peut se baigner de bonne heure, le matin, avec l'estomac vide.

Si, cependant, il n'avait rien mangé depuis quinze jours environ, fût-il fort et vigoureux, il ferait bien, pour éviter d'avaler forcément un bouillon système Marmet ou Neyret, d'aller d'abord avaler chez Gailleton un bouillon système Duval.

Quand vous prenez un bain aux bêtes et que vous êtes là trois ou quatre cents à grouiller ensemble comme les poissons de la halle dans le même baquet, évitez de sortir trop brusquement votre nez de l'eau : vous pourriez ainsi le fourrer étourdiment dans des régions que ni Christophe Colomb, ni Vasco de Gama n'eussent été jaloux d'explorer.

Une fois votre bain pris, évitez de vous tromper de cabine et d'emporter un chronomètre à répétition de 2,000 francs à la place de la bassinoire en melchior, cuvette en cuivre, que vous aviez apportée. Si, cependant, un tel malheur vous arrive, hâtez-vous de vous adresser à Raspail : il fera condamner à l'amende, à la suppression d'appointments et à l'eau sédative à perpétuité l'expropriétaire du chronomètre.

« Si, après avoir été un instant dans l'eau, vous éprouvez un sentiment de froid avec engourdissement dans les pieds ou dans les jambes,

— Ce qui ne manque jamais d'arriver, —

« Evitez de faire sortir le corps au grand air,

C'est-à-dire laissez-vous dégringoler dans l'onde et restez plongé au milieu de cet exil aquatique jusqu'à ce que vous ayez avalé 84 litres de liquide. Ce sera alors le moment de vous relever et de porter, si vous le jugez à propos, un toast au triomphe des Cosques.

Quand vous serez un grand nombre de baigneurs sur le même point d'un fleuve ou d'une rivière, évitez de nager les uns derrière les autres : le citoyen Esquiroz n'aurait qu'à passer par là, et, vous prenant pour une procession, il vous courrait sus avec sa canne.

Quand vous sentez que vous allez à fond et que vous êtes sur le point de vous noyer, évitez de faire de grands gestes incohérents et, surtout, de brailler des paroles déconsues : on vous prendrait pour un irréconciliable qui proteste contre la prorogation.

« Evitez, avant ou après un bain, de vous asseoir nus et en plein jour sur le bas port du Rhône dans la traversée de Lyon : les petits sergents de ville viendraient panacher votre existence.

« Evitez de rester trop longtemps dans l'eau.

Si, par exemple, vous y restiez huit ou quinze jours, les frictions que l'on vous ferait après ce laps de temps avec des brosses, des barbes de plume, des étrilles, voire même

avec des râtaux de cantonnier rural ou des premiers Lyon de M. Noëllet, du Progrès, seraient peut-être capables de ne pas vous rendre la santé.

Enfin, « les personnes sujettes à des attaques de vertige ou de faiblesse, à des palpitations ou autres affections du cœur ;

Aux maux de dents et de tête, aux crampes d'estomac ou de mollets, aux insomnies, aux somnolences, aux rhumes, au gastrites, aux gastralgies, aux laryngites, aux péritonites aux crapulites rentrées, aux cors aux pieds, aux oignons, à la calvitie, à l'hémoptysie, à la phthisie, etc. etc. ;

Les bossus, les brèche-dents, les culs-de-jatte, les manchots, les êtres privés de bras et de jambes, les lecteurs de l'Excommunié, les invalides, les maçons, les raccommodeurs de parapluie, les épiciers, les quincailliers, les charlatans, les libres-penseurs, les imbéciles, les terrassiers, etc. etc. ;

« Ne doivent se baigner sans avoir pris, au préalable mon avis.

Sans être venus me demander une consulte.

Coût : 5 francs.

A. HASTIÉBUS,
redactor SALUTIS PRIVATI,

Pont-à-Moussonibus, le 26 juillet 1869.

UNE SCÈNE AU JARDIN DES PLANTES

« La nature faisait avec le
singé comme une première et
grossière ébauche de l'homme. »
DUNY. — (Introduction à
l'histoire de France.)

« L'homme, dès qu'il se
distingua de l'animal, fut reli-
gieux. »
REMAN.

I.

Un soir, certain hibou, courant à la pitance,
En passant, visita le Collège de France.
Sur les toits, dans les cours et par les escaliers,
Il cherchait, fouillant tout, jusqu'à de vieux souliers,
Qu'il trouva dans un coin. Quelqu'un, par aventure,
Avait en cet endroit oublié sa chaussure.

Ce fut pour notre oiseau, sans qu'il y pût songer,
Un pays de cocagne, un vrai garde-manger.

Roulé dans un papier, un épais saucisson
Gisait dans le soulier, en guise de chausson.

Le tirer, le croquer fut pour l'heureux convive
L'affaire d'un clin d'œil. Mais que sa joie est vive
En lisant quelques mots du lambeau de papier
Qu'autour du saucisson roulait le charcutier.

Notez que ce hibou, d'une heureuse nature,
N'était pas sans avoir quelque littérature ;

Il savait le sanscrit, et l'on dit que sous peu
Il aurait égalé le Renan en hébreu.

Faisant digestion de sa grasse curée,
Il part d'un vol léger pour une autre contrée,

Va se réfugier, le cœur tout jovial,
Devant un bec de gaz, près du Palais-Royal.

Puis la bête aux grands yeux, ajustant ses lunettes,
Comme fait au Conseil un maître des requêtes,

Parcourt avidement le feuillet qu'en ses mains
Ont fait très à propos parvenir les destins.

— Quel trésor ? se dit-il, heureuse découverte !
Bientôt dans tout Paris je vais mettre l'alerte.

Ai-je bien lu ! Voyons, ai-je bien mes deux yeux ?
« Avant de devenir être religieux,

« L'homme fut animal !... » Mais quelle bonne chance
Me révèle en ce jour la clef de la science !

Quoi donc ! ces potentats, ces riches, ces savants,
Ces guerriers, ces héros, ces maîtres, ces vaillants,

Ces messieurs rebondis, ces élégantes dames,
Ces maris affairés, leurs enfants et leurs femmes,

Tous les êtres humains entassés dans Paris
Leurs ancêtres seraient ou l'aigle ou la chouette

Ou quelque autre animal, n'importe, ours ou belette ?
Chat-huant, à mon tour, en vertu du progrès,

Je pourrais un matin me réveiller, tout frais
Et tout nouveau ponde, sous une face humaine,

Devenir gros bourgeois sur les bords de la Seine,
Membre de l'Institut, journaliste, écrivain,

Comme Labédollière, About, Jourdan, Chauvin ?

Séduisant avenir, immortelle conquête !

C'en est fait et bientôt je ne serai plus bête :

Je quitterai ce bec et ces plumes d'oiseau

Pour revêtir l'habit et porter le chapeau.

Vite, allons de ce pas jusqu'au Jardin des plantes

Annoncer aux amis ces choses ravissantes...

II.

Là, tous les animaux que la terre a produits
Sont logés avec soin en d'élégants réduits.

Le monde curieux que renferme la ville

Devant les animaux se promène et défile.

Il en est qui, surpris d'être religieux,

Parmi les sapajous vont chercher leurs aïeux.

Cependant le hibou, trois fois battant de l'aile,

Sur un ton solennel proclame la nouvelle :

« Frères, dit-il, voyez, le progrès étonnant

« Que vient de signaler un illustre savant.

« Tout ce que vous voyez d'hommes devant vos cages

« Furent parés jadis de différents plumages :

« L'un était chat-huant, l'autre était épervier,

« Un autre cormoran ou bien pigeon ramier.

« Ceux-ci sur quatre pieds et portant une queue

« Vivaient modestement du foin de la banlieue ;

« Quelques-uns, dans la nuit, faisant de mauvais tours,

« Portaient l'effroi, le deuil, au sein des basses-cours.

« Mais un puissant effet de la métépsychose

« Fait de chaque animal une toute autre chose,

« Le convertit en homme, être religieux,

« Doué de sentiment, savant et vertueux,

« Tel enfin que l'auteur dont la féconde plume

« A doté l'univers du ravissant volume

« Que je vous cite ici ; je n'en ai qu'un lambeau,

« Mais vous pouvez juger combien le reste est beau :

« De Paris au Pérou, de Pékin jusqu'à Rome,

« Le plus sot animal finira par être homme. »

III.

A ce discours nouveau, les singes, ahuris,
Témoignent de leur joie en poussant de grands cris.

Le lion, le chacal, le tigre, la panthère,

Preignent en rugissant l'allure la plus fière.

Un immense hurra des animaux ravis

Réveille les échos émus dans tout Paris.

« Honneur ! s'écrient-ils en parfaite harmonie,

« Honneur trois fois au grand, à l'immortel génie

« Qui vient nous annoncer un si noble destin !

« Pour fêter ce beau jour, un splendide festin

« Devra nous réunir, et chacun à la ronde

« D'un toast saluera ce preux unique au monde.

« Ce progrès découvert démontre à lui tout seul

« Qu'un illustre animal dut être son aïeul. »

Mais bientôt se soulève entre eux une dispute ;

C'est le tigre royal qui le premier débute :

« Si je ne fais erreur, je crois pouvoir prouver

« Que dans ma race auguste on devra retrouver

« De ce fameux *savant* le glorieux ancêtre ;

« Mes illustres seigneurs, veuillez bien reconnaître

« Qu'entre l'auteur et nous il est de grands rapports :

« Tous deux de même poil, tous deux aux muscles forts.

« Mais un trait entre tous fait presque certitude :

« C'est le penchant inné qu'on nomme ingratitude ;

« Il nous semble commun. Je ne sais quel esprit

« Nous porte à déchirer la main qui nous nourrit.

« Malgré nous une humeur hypocrite et traîtresse

« Est prête à dévorer la main qui nous caresse,

« Tout métamorphosé qu'il ait été le *savant*,

« Il tient toujours un peu de son instinct sanglant. »

Le lion, à son tour s'adjuge la parole :

« Je ne veux point, dit-il, sous un titre frivole

« Rechercher chez les miens un air de parenté,

« Pour me faire cousin d'un homme si vanté.

« Si jamais quelque don a rehaussé ma race,

« C'est bien cette fierté qu'à vos yeux je retrace.

« Mes pères ont compté de généreux guerriers

« De vaillants généraux, d'illustres officiers,

« Quelques-uns furent rois, mais jamais la nature

« Ne leur donna du goût pour la littérature.

« A quel sang appartient cette illustration ?

« — Je ne sais : ce n'est point à celui du lion. »

IV.

Onques on n'avait vu pareille polémique

Agiter les esprits au parc zoologique.

Mammifères, serpents, quadrupèdes, oiseaux, Rhinocéros, renards, loups, buffles et chameaux, Chacun pour se donner quelque titre de gloire Fouillait ses parchemins, parcourait son histoire. C'était un point d'honneur de prouver clairement De quel père était fils notre susdit *savant*.
Le singe fut celui dont les papiers antiques Semblaient le plus fournir de preuves authentiques, On les examina et pour dernier appui On alla consulter l'histoire de Duruy.
Ce dernier, grand papa du monde à la fêrue Et, d'après l'almanach, né sous la canicule, Tient que de père en fils il vient d'un sapajou. Ce rare document convainquit le hibou.....
Aussi tous les magots devant son excellence Ou devant Bar-Renan font une révérence, Ils sont heureux de voir que leur postérité Est la gloire et l'honneur de l'Université.

DIKASTÈS.

PREMIÈRE AU SALUT PUBLIC

Le *Salut public* a publié récemment un petit entrefilet à propos de la condamnation à 25 francs d'amende que nous a valu la poignée de vérités débitées par nous sur le sieur Jules-Philibert-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz.

Ce journal, sans toutefois le dire formellement, est excessivement vexé de ce qu'il appelle sans doute l'indulgence du Tribunal à notre égard. Une chose paraît l'agacer d'une manière toute spéciale : c'est l'acquiescement de notre imprimeur.

Nous n'avons pas à donner d'explications sur ces divers points au *Salut public*. Alors que nous espérons être traités moins sévèrement que notre adversaire, qui avait été l'agresseur, nous avons été traités plus sévèrement que lui, et, pourtant, nous n'avons fait entendre aucune plainte : nous nous sommes inclinés respectueusement devant la sentence de nos juges ; nous n'avons même pas usé du droit laissé à tout condamné de les maudire pendant 24 heures. Quant à la mise hors de cause de l'imprimeur en cette matière, elle nous paraissait si conforme à l'équité qu'alors que notre adversaire nous en donnait l'exemple nous n'avons nous-même exercé aucune poursuite contre l'imprimeur de l'*Avant-Garde*.

Mais, puisque le *Salut public* a bien voulu ouvrir contre nous le feu des hostilités, il lève tous nos scrupules et nous allons nous permettre de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Notre confrère du grand format, pour caractériser la situation du *Rasoir* vis-à-vis de M. Clerc, est allé chercher une citation dans la fable ; pour caractériser la situation du *Salut* vis-à-vis du public, nous n'aurons qu'à prendre, nous, une citation dans l'histoire.

Titus reprochant à son père, l'empereur Vespasien, l'impôt qu'il percevait sur les ordures de Rome, ce dernier plaça sous le nez de son fils une poignée de monnaie provenant dudit impôt et lui dit : « Cet argent-là sent-il plus mauvais qu'un autre ? »

L'argument était irréfutable : il a convaincu le *Salut public*, qui en a fait sa maxime. Ce journal, en effet, puise ses lecteurs indifféremment dans la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, le peuple, la populace. Il s'arrange de façon, non-seulement à ménager la chèvre en même temps que le chou, mais encore le pur Havane en même temps que le tabac en ficelle, l'essence de rose en même temps que la gousse d'ail.

Le secret de son acte d'hostilité à notre égard, le voici : il s'était laissé entraîner, durant ces derniers temps, à des allures trop aristocratiques et trop honnêtes ; sa clientèle des buvettes, des caboulots, des bouges et des tripots commençait à mur-

murer. Et vite, il a saisi l'occasion qui lui était offerte de regagner les faveurs de la plèbe hideuse — celle qui lit ses articles entre deux hoquets — et de continuer la perception de son petit impôt sur les ordures morales.

Pour le carnaval prochain, je propose à un amateur la toilette suivante :

Bonnet phrygien ou bonnet rouge surmonté d'un aigle ;

Cheveux artistement peignés, œil poché, moustache cirée, chique faisant gonfler une joue, cure-dents aux lèvres ;

Cravate à longs becs rouges, et habit brodé à droite ; faux-col et blouse sale à gauche ; pantalon à bande argent, chausson de lisière éculé à la jambe et au pied gauche ; sans culotte à droite, mais une botte vernie.

Une main portera une épée garnie de diamants et de rubis ; l'autre tiendra un couteau d'écorcheur.

On lira sur les coutures de ce pittoresque vêtement des formules telles que celles-ci : *Veillons au salut de l'Empire*, mêlée à des couplets de la *Car-magnole*.

Ce monstrueux Arlequin n'aura pas besoin d'écrire sur son bonnet : *Je suis le SALUT PUBLIC*, on le reconnaîtra bien sans cela.

CASTOR.

Crétiniana.

Quand Brack dans son journal bave des vilénies, Le lecteur étonné court au mot de la fin. Je m'explique, dit-il, tant de crétineries, Dès que ce journal est une œuvre de crétin !

VITRIOLIN.

LES DRAPS DU SALUT PUBLIC.

— Fait chaud ?
— Enormément.
— J'en sue.
— J'en fonds.
— Et les nuits ?
— C'est mieux.
— C'est mieux ?
— Bien mieux.
— Vous n'avez pas chaud ?
— Mais non.
— Vous dormez ?
— Profondément.
— Pas de cousins ?
— Pas de traces.
— Vous plaisantez ?
— Jamais.
— Comment faites-vous ?
— Je suis du *Salut public*.
— Et parce que vous y écrivez, vous dormez ?
— Certainement.
— Et les autres ?
— Aussi.
— Comprends pas.
— C'est simple. Le docteur Astier nous a dit : Messieurs, voulez-vous dormir ? voici le moyen. L'atmosphère est lourde, les lits sont chauds, le sang bouillonne, les cousins harcèlent, les nuits continuent le supplice des jours, mais le *Salut public* est froid, il nous sauvera.

— Le *Salut* est froid ?

— Du moins il est fort mauvais conducteur de la chaleur. Vous prenez nos derniers numéros, vous les ouvrez, vous les étendez sur votre drap, vous mettez la couche à triple sur l'oreiller, vous vous couchez là-dessus ; vous prenez deux numéros que vous jetez sur vous comme un couvre-pieds et vous passez une nuit délicieuse. Depuis lors, pendant que la ville entière veille, l'administration du *Salut* dort comme une bienheureuse. C'est une révélation, profitez-en, je vous la donne, quoique vous ne soyez pas des nôtres.

— Diable ! diable ! et moi qui suis abonné au *Progrès*.

— Oh ! c'est absolument la même chose ; *Salut* ou *Progrès*, pourvu que vous couchiez entre deux journaux, vous reposerez, la vertu soporifique étant la même.

— Vous croyez que du papier à lettre ne suffirait pas ?

— Non, le docteur Astier prétend qu'il est trop petit.

— Merci, je cours préparer mon journal. Profond le docteur Astier, bonne tête ! si je dors, bien sûr je réverai de lui.

GALICUS.

NOTRE PHÉNOMÈNE

Nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, franchement, il n'y a pas de notre faute ; le phénomène que nous avions annoncé comme devant parader samedi, café Vernier, table au coin en dehors, n'a pas tenu ses engagements.

Dès 6 heures 1/4, la foule s'était portée sur la place d'Albon : on allait, on venait, on s'interrogeait.

— L'avez-vous vu ?

— Non, il n'est pas encore venu, mais il ne saurait tarder.

Six heures et demie sonnent, et la table au coin en dehors est encore veuve de consommateur.

Les habitants des maisons voisines se mettent aux fenêtres ; les employés des magasins du quartier se rassemblent sur leur porte. Les pensionnaires du café Vernier, où l'on dine très-bien, ma foi ! viennent prendre leur café sur le trottoir ; on finit par occuper toutes les tables, sauf la fameuse table du coin.

Sept heures sonnent.

Toujours pas de phénomène. Absence totale de consommateur à la table du coin.

C'est donc bien entendu qu'il ne viendra pas.

— La seule consolation qui nous reste, dit quelqu'un, c'est la possibilité d'aller demain au parc voir l'ours et les singes.

La foule allait se retirer lorsque, ô bonheur, un Monsieur arrive, s'installe à la table du coin et se fait apporter une demi-tasse.

Plus de doute ! C'est le phénomène.

Les groupes se reforment, on s'approche, on examine notre consommateur des pieds à la tête ; on est tout étonné de ne pas lui voir au cou un collier de dents d'éléphants, aux oreilles des colonnes vertébrales de serpents à sonnettes et un piquant de porc-épic dans le nez.

Cependant, notre consommateur avale son café et sourit de satisfaction ; le café était excellent. En souriant, il montre ses dents. Les spectateurs croient que c'est pour les mordre, et aussitôt un nuage de boulettes de mie de pain, de prunes, d'abricots, d'amandes, de pains au lait, en un mot, de friandises de toutes sortes, destinées à calmer ce féroce appétit, vient crever sur la table du coin en dehors. Un soldat jette un paquet de tabac de cantine, comme il eût fait pour le sauvage de la foire.

Notre consommateur écarquille des yeux étonnés. Il se penche vers son voisin de droite pour avoir des renseignements ; celui-ci prend la fuite en lui abandonnant la moitié de sa glace à la vanille et son chapeau, qui reste sur une chaise.

Littéralement ahuri, ne sachant s'il dort ou s'il veille, l'inconnu se lève et prend à toutes jambes la fuite par le pont Nemours.

Nous avons su depuis que ce n'était pas notre phénomène, mais bien un honnête secrétaire de mairie des environs de Lyon.

C'est bien fait pour lui ! Ce désagrément lui apprendra, une autre fois, à lire le *Rasoir*.

CHERANCÉ.

A NOS CORRESPONDANTS

UN CURIEUX. — Nous ferons donc des recherches sur le fait que vous nous citez. Aidez-nous en précisant plus clairement l'histoire de la *manœuvre*.

AMBROISE PERRODIN. — Votre article est trop long, beaucoup trop long. Avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons l'insérer. Nous verrons, toutefois, s'il y a lieu de faire un triage dans les beaux vers dont il se compose.

L'ANONYME. — Votre suffrage et vos encouragements ne peuvent, Monsieur, que nous être fort précieux. Castor, Parvulus et Cherancé, vous remercient bien sincèrement.

M^{re} N. A. — Hein sera fait comme vous le désirez. Votre idée est excellente.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Amé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.